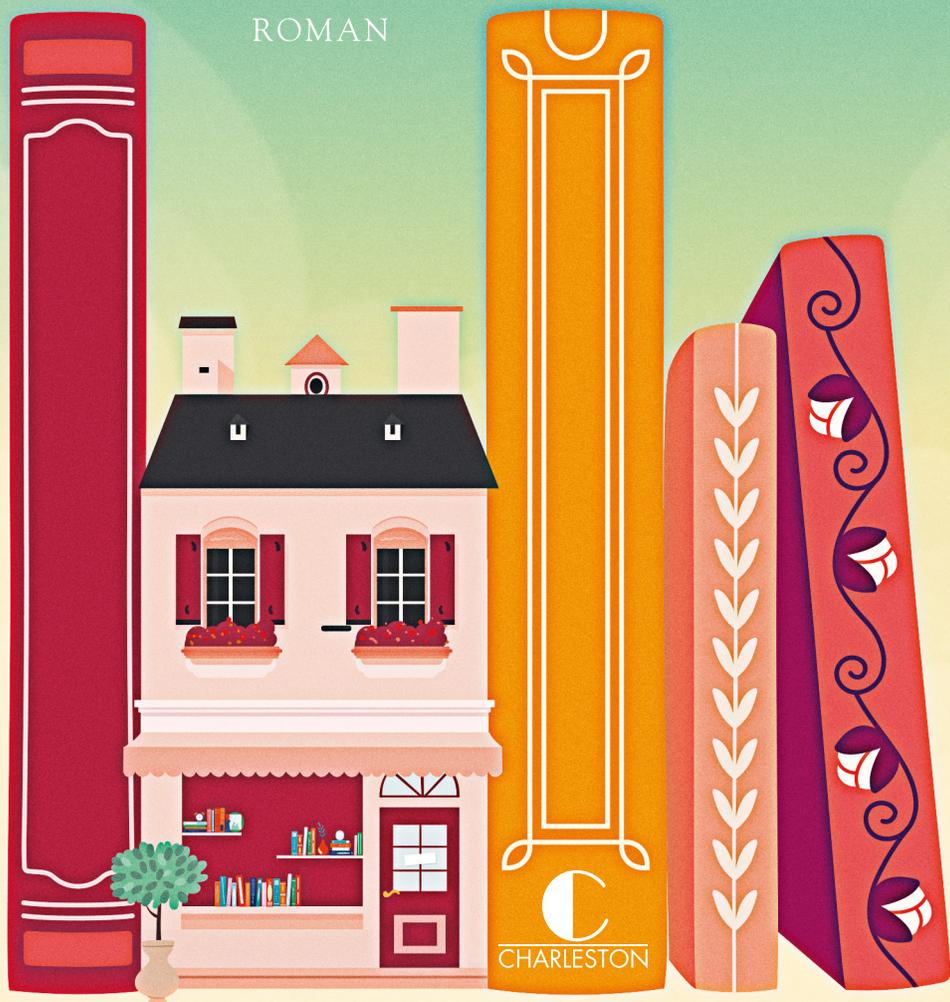

JULIEN RAMPIN

C'EST PAS MARQUÉ DANS LES LIVRES

ROMAN



JULIEN RAMPIN

C'EST PAS MARQUÉ DANS LES LIVRES

Depuis que son mari l'a quittée, après quarante ans de mariage, Colette cherche par tous les moyens à combler sa solitude. Alors le jour où on lui propose de rejoindre un club de lecture dans la bibliothèque de son quartier, elle saute sur l'occasion.

Dès la première réunion, elle constate que les membres sont plutôt... hétéroclites ! Parmi eux, il y a Lucie, l'étudiante introvertie, cachée derrière sa surprenante mèche rose. Sacha, le trentenaire élégant, à l'optimisme trop débordant pour être complètement sincère. Pétronille et Caroline, les deux collègues qui n'arrêtent pas de se chamailler, et Mme Germaine, la vieille dame narcoleptique qui s'endort toujours avant la fin de la séance.

De débats enflammés en révélations fracassantes, ces amateurs de littérature vont nouer des liens inattendus et, surtout, découvrir ce qui n'est pas marqué dans les livres...

À travers des personnages attachants et pleins d'humanité, le nouveau roman de Julien Rampin célèbre le pouvoir des livres sur nos vies.

« DANS CE ROMAN, JULIEN RAMPIN
REND HOMMAGE À LA PASSION DE LA LITTÉRATURE
ET AUX RENCONTRES INATTENDUES QUI FONT
LE SEL DE LA VIE. »

Odessa, de @odessaddictauxlivres

ISBN : 978-2-38529-299-7



9 782385 292997

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design : © Caroline Gioux - Images :
© Watermelon Sugar - © Edge Creative
© Kristina Bilous / Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

C'EST PAS MARQUÉ
DANS LES LIVRES

Du même auteur, aux éditions Charleston :

Grandir un peu, 2021 (Livre de poche, 2022)

Le Magasin des jouets cassés, 2022 (Livre de poche, 2023)

La Chanteuse de bal, 2023 (Livre de poche, 2024)

La citation en exergue est tirée de la chanson « Lucie », interprétée par Pascal Obispo, écrite par Lionel Florence pour l'album *Superflu*, sorti en 1996 (Epic/Sony Music).

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-299-7
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Julien Rampin

C'EST PAS MARQUÉ
DANS LES LIVRES

Roman



*C'est pas marqué dans les livres
Que le plus important à vivre
Est de vivre au jour le jour
Le temps, c'est de l'amour.
Pascal Obispo, « Lucie »*

- POST INSTAGRAM #699
DU COMPTE C'EST PAS
MARQUE DANS LES LIVRES -

Qu'est-ce qu'un livre ?

Un assemblage de feuilles, des mots imprimés et une jolie photo sur la couverture ?

Des mondes à explorer, un foyer retrouvé ou une maison hantée ?

Les mots d'un autre, ses sentiments nus, ses pensées les plus intimes ?

Un scénario sans queue ni tête, juste bon à caler une armoire ?

Je ne sais pas ce que sont vraiment les livres.

Mais je crois que les livres peuvent tuer.

Lucie

C'EST LA PREMIÈRE FOIS que Lucie voit Toulouse, et elle est profondément déçue. Les couleurs de celle qu'on surnomme « la ville rose » n'ont rien de la teinte annoncée et tant fantasmée par la jeune femme. Non qu'elle se soit imaginée débarquer au pays de Barbie, mais elle s'était fait une idée des rues, des places et des avenues qui n'ont rien à voir avec la réalité. Aucune similitude avec les barbes à papa ou les flamants.

Ni avec cette mèche, teintée d'un fuchsia vif et provocant, juste là, sur sa frange, qui jure avec la blondeur de sa chevelure. Une promesse faite à elle-même. Un point d'exclamation dans une vie trop bien rangée. Mais également un marqueur qui fait partie d'elle, comme n'importe quelle autre partie de son corps.

Durant le trajet depuis l'aéroport, malgré la pluie battante et le gris du ciel qui s'accorde parfaitement à celui de son cœur, elle retrouve un peu d'optimisme en approchant du centre de l'agglomération. Évidemment, la gare aérienne est éloignée du cœur de ville et n'a rien à voir avec ce que Toulouse a à offrir.

Lucie est là pour ses études. Comme sa sœur avant elle, elle veut apprendre les sciences politiques, réaliser un parcours universitaire brillant et devenir quelqu'un. Vaste programme, plein d'ambitions. Qui fait rougir son père de fierté lorsqu'il présente à qui veut bien l'entendre ce plan sans failles pour l'avenir de sa fille.

Du haut de ses dix-neuf ans, elle sort d'une année de prépa qui a laminé le peu d'insouciance qui lui restait. Habitée à squatter les hauts des classements scolaires durant ses années de lycée, voilà qu'elle s'est vue décrocher péniblement la moyenne, ayant eu les plus grandes peines du monde à sortir du lot dans ces classes d'excellence. Sa première note en mathématiques l'a marquée au fer rouge. Un 2,4 sur 20, elle qui n'avait jamais eu de note en dessous de la moyenne jusqu'au bac. Tous les quinze jours, les professeurs établissaient un palmarès des élèves de la prépa et Lucie se retrouvait immanquablement dans les profondeurs du classement, malgré tous ses efforts. Elle en a passé des heures à bosser ces fameuses khôlles. L'exercice l'a traumatisée tant elle n'était pas à l'aise à l'oral et trouvait toujours les autres étudiants tellement plus brillants.

Lucie s'est rendue à l'évidence : elle n'a rien d'exceptionnel et le monde est plein de jeunes loups aux dents longues. Une fois la pilule avalée, loin de se décourager, elle a persisté et passé les concours d'entrée dans plusieurs villes de France. Les places sont chères, avec peu d'élus à l'arrivée, mais Lucie voulait absolument y croire.

Chaque fois qu'elle débarquait dans une ville inconnue, elle s'imaginait la vie qu'elle pourrait y mener, même si elle restait trop peu de temps pour se faire une véritable idée des lieux : elle repartait aussitôt après les écrits.

Et voilà qu'elle fait de même à Toulouse. Dans le tram, le nez collé à la vitre, son sac de voyage vissé à l'épaule, elle dévore des yeux ce qui s'offre à elle, avide de découvrir ces menus détails qui font apprécier ou pas un endroit. Une fois dans le centre, elle suit scrupuleusement les recommandations de son père qui a noté pour elle, sur une feuille de papier, de son écriture appliquée, les étapes de son périple pour rejoindre le petit hôtel où elle passera sa seule et unique nuit toulousaine. Ce précieux plan est pour elle comme une carte au trésor, d'autant plus qu'elle ne possède pas de smartphone avec lequel se guider à travers les rues inconnues. Non, son pauvre téléphone est d'une simplicité effroyable pour une fille de son âge : il sert simplement à téléphoner !

Lucie passe donc les écrits puis, le lendemain, retraverse la France dans l'autre sens, reléguant dans un coin de son esprit ce qu'elle a entraperçu de Toulouse. Elle a fait le deuil de la couleur rose qu'elle n'a vue nulle part dans ce drôle d'endroit qui porte si mal son nom : les fameuses briques oscillent plutôt entre l'orange et le rouge et ne sont finalement pas si différentes de celles de l'endroit où Lucie a grandi, aux antipodes de là, dans le Nord de la France. Toulouse, cette traîtresse, n'est pas dans le top trois des villes où Lucie aimerait avoir le concours.

Évidemment, avec cette douce ironie dont seule la vie a le secret, elle ne l'obtient qu'à cet endroit, et d'un cheveu de surcroît. Toulouse sera donc sa seule option.

Mise devant le fait accompli, la jeune femme oublie bien vite sa déception initiale qui laisse rapidement place à une certaine excitation, qu'elle s'empresse de dissimuler sous cet habituel air maussade qu'elle maîtrise à la perfection. Elle est d'un naturel peu bavard et, ces dernières années, son aversion pour tisser des liens avec qui que ce soit l'a tenue dans une solitude qui lui convient parfaitement.

Pour la première fois, elle va vivre seule, dans une des plus grandes villes de France. C'est à la fois vertigineux et effrayant, mais cela lui provoque une montée d'adrénaline bien loin d'être désagréable. Là-bas, son père ne sera plus derrière elle pour la surprotéger comme il l'a toujours fait. Là-bas, elle sera loin de Marie-Rose, sa très chère belle-mère. Là-bas, elle sera seule à faire les bons ou les mauvais choix, et elle ne pourra s'en prendre à personne d'autre qu'elle-même.

Le jour de son départ, elle laissera sur le quai de la gare la petite fille et l'adolescente qu'elle a pu être.

À quelques minutes du démarrage du train, une bonne partie de la famille est là. Ils ont tenu à venir lui dire au revoir. Si elle a eu beau leur répéter que c'est un peu ridicule et qu'elle ne part pas pour toujours, cela lui fait chaud au cœur. Ce qu'elle ne montre pas, évidemment. Lucie ne sait tout bonnement plus exprimer sa joie. Comme si quelque chose s'était détraqué en elle. Elle a parfois le sentiment d'être une sorte de poupée déglinguée dont le cœur n'arrive plus à battre correctement.

Lucie est une dure à cuire. C'est ce que tout le monde a fini par croire et il est hors de question de les détromper. Car ces êtres qui la connaissent depuis qu'elle a poussé son premier cri sont tous là, malgré le fossé qui sépare la plupart d'entre eux.

Le divorce de ses parents a laissé des traces. Pour preuve, les deux groupes bien distincts qui se sont naturellement formés sur le quai de la gare. D'un côté, son père, ému aux larmes, hésitant entre la fierté et une forme de désespoir, Marie-Rose, sa nouvelle épouse, accrochée à son bras et qui ne fait rien pour dissimuler l'ennui qu'elle éprouve à se trouver là. De l'autre, la famille de sa mère, elle qui brille par son absence. Tous là, comme pour tenter de rattraper l'irréparable.

Lucie n'a même pas une pensée pour elle. Elle a toujours su qu'elle ne ferait pas le déplacement.

Son père a glissé les mains dans ses poches et fait les cent pas pendant que Lucie étreint ses oncles, tantes et grands-parents. Une douleur à vif, à laquelle Lucie ne veut pas penser ce jour-là sous peine de ne pas pouvoir monter dans le train, plane sur cette famille brisée en deux.

Elle grimpe dans le wagon, trouve rapidement sa place puis s'empresse de baisser le rideau sans demander leur avis à ses voisins de trajet pour ne pas avoir à contempler le petit attroupement aux mines tristes avec son père en tête de cortège, une main sur l'épaule de sa grand-mère, Mémère. Elle ne veut pas voir le visage de son papa adoré et son air complètement perdu, sans sa fille à portée de regard. Si quelques heures plus tard, elle regrettera de ne pas avoir emporté avec elle une dernière image de ceux qui l'aiment de tout leur cœur, elle sait qu'elle pourrait renoncer en cet instant.

Lucie a passé les presque vingt premières années de son existence à Arras, dans le Pas-de-Calais et, en ce mois de septembre, elle appréhende le choc des cultures qui l'attend. Elle file vers le sud, prête à y perdre un peu de son Nord chéri, au rythme régulier et entêtant de la mélodie du train sur les rails, cette mélopée des départs.

Elle n'aime pas se retrouver, même pour un court trajet, avec des inconnus et, en temps normal, s'arrange toujours pour bénéficier d'une place isolée. Pour cet aller simple vers Toulouse, elle a eu tant à penser, entre le déménagement, l'inscription à la fac et tous les menus tracas d'un transbahutage, qu'elle n'a pas pris la précaution de choisir sa position et s'est retrouvée dans un carré.

Elle adresse un regard froid, pinçant les lèvres comme un réflexe, au trentenaire en face d'elle qui fait tout pour calmer le poupon rouge de colère qu'il tient dans les bras et qui a décidé de ne jamais s'arrêter de hurler. La jeune femme aux traits tirés qui les accompagne semble passer son tour pour cette fois-ci. Elle feuillette un magazine avec un casque sur les oreilles. Elle paraît tout faire pour échapper, ne serait-ce que quelques secondes, à ce wagon et à cet enfant qui s'apprête à pourrir au moins les dix-huit prochaines années de son existence.

Le jeune papa consulte la météo sur son téléphone et, se tournant vers sa femme, lâche dans un soupir :

— Apparemment, il va pleuvoir toute la journée, à Toulouse.

Comme sa bien-aimée ne semble pas prêter attention à ces prévisions météorologiques, il offre un sourire dépité à Lucie, qui baisse aussitôt les yeux.

Sur le quai de la gare de Matabiau, après plusieurs heures d'un voyage rythmé par les vagissements du nouveau-né – grâce à qui Lucie a pris la décision de ne jamais enfanter – elle se retrouve sous un crachin des plus désagréables. Elle s'engouffre d'un pas résolu dans les couloirs souterrains qui relie la station au métro, remplie d'une détermination toute neuve.

La rame n'est pas pleine et elle trouve une place assise. Plutôt de bon augure. Dans les moments de doute, Lucie cherche toujours une infime réponse de l'univers dans trois fois rien. Comme un regain d'optimisme qui donne de la force pour avancer.

Bien installée, dans un geste dont elle n'a même plus conscience tant elle le répète, elle triture la mèche rose qui orne sa frange. Elle l'entortille autour de son index, dans un sens, puis dans l'autre. Son talisman. Son porte-bonheur. Son unique acte d'insurrection adolescente, au grand désespoir de sa mère qui trouvait qu'elle gâchait le blond lumineux de sa chevelure. Mais Lucie a tenu bon et a conservé sa mèche rebelle. Elle aimait l'idée de casser cette image de la petite poupée blonde aux yeux bleus.

Elle attrape dans son sac un miroir de poche et, comme un réflexe, vérifie que son maquillage n'est pas altéré par le voyage. Satisfaite, elle se sent prête à affronter son avenir.

Le trajet est court. À peine quelques stations. Lucie regrette de ne pas l'avoir fait à pied. Elle se console en se disant qu'elle aura bien des occasions de profiter de sa nouvelle ville d'adoption, et avec un temps bien plus radieux.

L'appartement que son père a déniché, après avoir arpenté les boulevards et les ruelles de la capitale de l'Occitanie à la fin du mois de juin, est idéalement situé. Rue Mirepoix, juste à côté de la célèbre place du Capitole. Il a fait le voyage pour dégoter l'endroit qui saurait le rassurer, et il a jeté son dévolu sur cette rue calme, bien qu'en plein centre.

Il s'est même fendu d'un coup de fil à son ex-épouse, la mère de Lucie, pour lui proposer de l'accompagner. Malgré les fragiles espoirs de Lucie quant à un éventuel

retour de flamme entre eux, sa mère a bien évidemment refusé l'invitation, prétextant un emploi du temps trop compliqué. Lucie ne s'en est pas étonnée. Il y a bien longtemps que sa mère ne s'intéresse plus vraiment à ce qui pourrait bien lui arriver.

L'affaire a été rondement menée, son père ayant rapidement trouvé son bonheur. Lors du déménagement à la fin de l'été, Lucie a constaté que la moyenne d'âge de l'immeuble paraissait atteindre les soixante-dix ans. Pas étonnant que son père ait choisi de la faire habiter là. Elle aura une multitude de *grands-parents* pour veiller sur elle, puisqu'à sa grande honte, son paternel a toqué à plusieurs portes pour les présenter, lui et sa princesse adorée. Aucun occupant de la vieille bâtisse ne pourrait pas être au courant que le trésor le plus précieux de la famille emménagerait bientôt parmi eux.

Être traitée encore une fois comme un petit oiseau fragile l'a exaspérée.

Lorsqu'elle croise un de ses charmants nouveaux voisins, dans l'escalier de son immeuble, elle met un point d'honneur à ne pas répondre à son salut amical. Il est hors de question qu'un de ces vieux coucous puisse seulement imaginer pouvoir sonner à sa porte à l'heure du thé.

Dans cette ville, personne ne la connaît encore et c'est à elle, et à elle seule, de tracer son avenir.

2

Colette

COMME À SON HABITUDE, Colette présente sa carte magnétique dans le mauvais sens. Après avoir vainement tempêté, elle finit par se rendre compte qu'il suffit de la retourner, le code-barres vers le faisceau infrarouge, et c'est irritée contre elle-même qu'elle scanne, un à un, les livres qu'elle est venue rapporter ce matin à la bibliothèque.

Malgré cet agacement passager, Colette s'émerveille encore une fois de tout ce que la technologie moderne permet d'accomplir. Elle peut, à l'aide de ce simple morceau de plastique, emprunter et ramener les livres sans embêter personne, en toute autonomie. Juste avec sa carte de membre. Elle éprouve chaque fois une véritable fierté à savoir se dépatouiller avec tous ces gadgets. La plupart des femmes de sa génération sont

perdues avec un appareil connecté entre les mains. Pas elle. À soixante-quinze ans, elle adore se tenir au courant de toutes ces petites avancées, de toutes ces façons de rendre le quotidien plus facile, et ce dans tous les domaines. Colette Boulanger aime à se considérer comme ce qu'on appelle une geek.

Elle a pu restituer les trois livres qu'elle a empruntés, comme chaque semaine. Elle est maintenant parée pour farfouiller parmi les kilomètres de rayonnages de la bibliothèque, à la recherche de nouvelles lectures. Prête à dénicher la perle rare, tel un chien truffier aux aguets, Colette savoure l'instant.

Elle commence par monter l'escalier pour rejoindre le deuxième étage avec une douce sensation d'anticipation de cette joie que lui procure sa quête, sans cesse renouvelée. Elle retrouve, le pas léger, l'aile consacrée à la littérature et entame alors sa petite partie de plaisir hebdomadaire.

La médiathèque est sa deuxième maison. Elle s'y sent bien. Ce n'est pas l'établissement le plus proche de son domicile, mais cet éloignement contribue justement au nombre de pas nécessaires pour rester en forme. La lecture est une passion dévorante, chronophage, mais assez statique. Il faut donc à la pétillante septuagénaire trouver des opportunités pour faire de l'exercice. Colette porte au poignet une montre connectée qui lui permet à chaque instant d'analyser son temps de sommeil, le nombre de foulées réalisées dans la journée, la météo ou son rythme cardiaque. Un gadget indispensable.

Elle doit bien s'avouer que ces escapades pour emprunter des livres sont aussi un excellent moyen de tromper l'ennui et la solitude de son logement, devenu bien trop grand depuis le départ de Jean-Claude.

Jean-Claude. Son mari. Non, maintenant, elle doit penser à lui en tant qu'ex-mari. Si ce n'est pas malheureux, quarante ans de mariage et des poussières, réduits à néant. Tout ça parce que le brave homme s'est rendu compte, sur le tard, sur le très très tard même, que leur vie ne lui convenait plus. Qu'il avait besoin d'authenticité, le con ! Il a tourné autour du pot pendant des semaines et des semaines pour finalement la mettre au pied du mur : il voulait divorcer.

Elle a cru à une lubie. On ne divorce pas comme ça, pas passé soixante-dix balais. C'est une hérésie. Ils ont réussi à passer outre tout ce qu'un couple lambda traverse au cours d'une existence et c'est une fois arrivé sur les rivages paisibles d'une retraite bien méritée que Jean-Claude l'a poussée par-dessus bord, sans même lui envoyer une bouée de sauvetage.

Allez, tchao, Colette ! À la baïlle, la femme encombrante !

Elle a fini par se construire un semblant de nouvelle vie, petit radeau d'infortune, mais qui peine à ne pas prendre l'eau. Elle cueille alors, à la moindre occasion, le plus infime instant de plaisir que la vie puisse lui procurer.

Dans ses envies de faire table rase de tout ce qui a été son ancien lui, Jean-Claude a été clément avec celle qui s'apprêtait à devenir son ex-femme. Il lui a laissé l'appartement, moyennant un arrangement financier largement à l'avantage de Colette. Si, sur le coup, cela n'a été nullement une consolation, elle se rend compte à présent combien il lui a ôté une épine du pied en veillant à ce qu'elle ne se retrouve pas dans le besoin. Elle ne roule pas sur l'or, mais elle possède un bel appartement au cœur d'une des plus grandes villes de France.

Elle se raccroche à ce genre de considérations lorsque le désespoir l'envahit, les nuits d'insomnie.

Si le peu d'amis et de famille qui lui restent ont été étonnés de ce divorce soudain, elle sait aussi qu'ils rient dans son dos. Son frère, un jour, lui a révélé qu'une expression nouvelle tourne dans leur cercle familial.

« Faire une Jean-Claude. »

Définition : transformer sa vie d'un coup, alors qu'on semblait avoir passé l'âge. Si cela résonne comme un véritable slogan pour futurs retraités, c'est loin d'avoir fait rire Colette qui a raccroché au nez de son frère. À l'heure où la majorité des hommes n'aspirent qu'à faire les mots croisés du dimanche, bien calés sur leur fauteuil préféré, ou à entretenir un potager dans les règles de l'art, le sien a jugé bon de tout envoyer valdinguer, comme un môme de vingt ans.

Quant à Colette, elle a sa propre interprétation : se barrer du jour au lendemain, passé soixante-dix ans, en larguant son épouse comme une vieille chaussette sale au passage.

One life, comme disent les jeunes. Sauf qu'à un certain âge, ça en devient pathétique, non ?

Aujourd'hui, même avec le recul, elle n'arrive toujours pas à rire de cette expression qui lui noue les entrailles, tandis qu'elle la répète à l'infini, dans sa tête, comme on psalmodie une malédiction.

« Faire une Jean-Claude. »

Pour l'heure, au sein de la médiathèque, Colette se sent redevenir une môme lâchée dans une confiserie, Jean-Claude repoussé dans un coin endormi de son esprit.

Chaque fois, le plaisir est intact. Elle arpente les allées au hasard, attrape un volume, s'en lèche les babines puis

le repose, comme rassasiée. Elle avance de quelques pas dans l'allée de rayonnages, puis elle revient en arrière, reprend l'objet de sa convoitise entre les mains, gourmande. Elle hésite, se tâte, puis arrête son choix, souvent cornélien, après une bonne heure de recherches.

À chaque visite, elle repart avec les trois ouvrages qu'elle s'autorise dans son sac en toile, un tote bag qu'on appelle ça. C'est le nombre raisonnable pour qu'elle ait le temps de les terminer, et elle n'a jamais dérogé à sa règle. Une semaine pour tout dévorer. Pas un jour de plus. Elle aime se fixer des dates limites, des ultimatums quotidiens, elle en a besoin. Des cases, des horaires à respecter. La moindre bribe de stabilité qu'elle peut remettre dans sa vie si bousculée ces derniers temps est une respiration pour elle. Un souffle vital de normalité.

La bibliothèque autorise un emprunt d'une durée d'un mois. Elle pourrait en prendre plus et revenir moins souvent, mais ce serait quand même moins agréable, non ? Et si Colette a bien appris une chose, c'est qu'il faut cultiver les moments de joie, aussi minimes soient-ils.

Cette semaine, elle a opté pour le dernier roman de Clarisse Sabard. Elle a également chopé un Zola qu'elle est presque sûre de ne pas avoir encore lu et, au pire, elle le relira avec bonheur. Elle se mélange toujours les pinceaux avec les titres qui constituent les Rougon-Macquart. Enfin, elle a emprunté l'avant-dernier tome des *Désastreuses Aventures des orphelins Baudelaire*. Colette reste une lectrice très éclectique. Elle a gardé cet émerveillement naïf et compte le conserver jusqu'à son dernier souffle, et la littérature jeunesse est un excellent moyen d'entretenir cette étincelle d'innocence.

Elle aime lire de tout, tant qu'elle a affaire à de la fiction. Romans policiers, historiques ou d'amour. Elle ne prend jamais autant de plaisir qu'en dévorant les pages

d'une histoire cousue de personnages inventés, née de l'imagination de son auteur ou de son autrice. Elle a un faible, même si elle ne se l'explique pas vraiment, pour les plumes féminines. En revanche, les biographies, et à plus forte raison les autobiographies, ne l'intéressent pas. L'autofiction, tant à la mode ces dernières années, reste sa frontière et elle ne s'aventure jamais au-delà. Elle répugne à lire quelqu'un qui a décidé de vous raconter *sa* vie, de *son* point de vue. Il y a dans l'exercice une façon de se trouver formidable qui lui déplaît fortement.

Dans la vie, comme dans ses lectures, elle fuit comme la peste les ego démesurés et tous ceux qui ont la fâcheuse tendance de se prendre trop au sérieux. Ce qui a pour résultat, en fin de compte, de l'éloigner d'une grande partie de ses congénères. Mais mieux vaut être seule que mal accompagnée, non ?

En littérature, et dans son quotidien, Colette a une tendresse particulière pour les mal-aimés. Ceux qui ont leur nom sur l'affiche, mais n'apparaissent pas sur la photo.

Colette salue une des bibliothécaires qui se tient derrière son bureau, au rez-de-chaussée de la médiathèque, dans l'immense hall d'accueil. Elle ne se souvient plus de son prénom, ne l'a peut-être jamais su, en vérité. Cela ne l'empêche pas de lui adresser son plus joli sourire avant de s'installer devant le scanneur, quelques mètres plus loin, pour biper ses acquisitions du jour.

Allons donc ! Voilà que l'engin fait son petit caprice et ne reconnaît pas sa carte. Elle l'a pourtant mise dans le bon sens cette fois. Ça lui est déjà arrivé. Colette se retourne alors vers sa solution de repli, l'être humain – et ici, en l'occurrence, la bibliothécaire.

— Je vais vous embêter, mais la machine fait des siennes, ce matin !

Colette tend ses livres et sa carte de membre vers la femme derrière son bureau, qui s'en empare avec un sourire tout professionnel. Elle doit avoir une quarantaine d'années, et son expression bienveillante inspire la confiance. Elle porte un sweat et un jean des plus classiques qui lui donnent des airs d'adolescente attardée.

— Heureusement qu'ils tombent en rade de temps en temps, ces satanés ordinateurs. On justifie notre salaire, comme ça !

— Je vous soupçonne même d'y être pour quelque chose, tiens ! Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour garder son emploi, plaisante Colette.

Pendant que la femme paraît se battre avec son PC, le regard de Colette se pose sur une des affichettes qu'elle a croisées un peu partout dans les rayonnages sans vraiment y prêter attention. Le prospectus est scotché précautionneusement sur le bureau, protégé par un plastique transparent. Il vante les mérites d'un club de lecture, qui aura lieu chaque semaine au sein de la médiathèque.

— En quoi ça consiste, ce fameux club de lecture ? demande-t-elle.

La question semble mettre en joie son interlocutrice qui s'anime au fur et à mesure qu'elle assène ses explications, comme une vendeuse en porte à porte qui aurait appris par cœur son argumentaire.

— Oh, c'est très simple, madame Boulanger...

Elle doit avoir consulté son écran pour connaître son nom.

— Le club est ouvert à tout le monde, quel que soit votre genre de prédilection. C'est moi qui vais l'animer. Moi, c'est Pauline, au fait, je ne me suis pas présentée.

J'aimerais que ce club soit surtout un moment de convivialité où chacun se sente libre de s'exprimer. Vous pourrez donner votre avis sur les romans que vous avez lus récemment, parler de vos coups de cœur. Toute suggestion sera bonne à prendre. Ce sont surtout les membres du club qui décideront. Je tiens particulièrement à instaurer une démocratie participative, plaisante-t-elle en terminant sa tirade.

— L'idée me plaît beaucoup, réfléchit Colette à voix haute. J'adore la lecture. Je ne serais pas ici toutes les semaines si ce n'était pas le cas, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet...

— Mais je n'ai personne avec qui partager mes ressentis. Mon cercle d'amis ne fait pas dans la littérature ni ma famille d'ailleurs, pour le peu qu'il m'en reste...

— Oh, je suis désolée...

— Je suis quelques comptes littéraires sur les réseaux sociaux, mais ce n'est pas vraiment un échange.

— Non, on peut le dire ! D'ailleurs...

— Alors, quand j'ai vu votre affichette, sur le comptoir, je me suis dit que l'occasion était trop belle ! J'espère que les livres choisis ne seront pas trop difficiles...

— En fait, le principe serait plutôt...

— Je lis surtout pour me détendre, moi. Je ne me prends pas la tête. Je ne suis pas une grande intellectuelle !

— Je suis très heureuse que l'idée vous plaise, madame Boulanger, mais rassurez-vous, vous n'êtes absolument pas obligée de lire tous les ouvrages présentés par les autres membres, parvient enfin à placer Pauline. J'ai opté pour une rencontre par semaine, afin que chacun ait le temps de lire au moins un livre dans ce laps de temps. Tout le monde n'a pas le même rythme et ce n'est

pas une compétition. L'important, c'est de prendre du plaisir et de le partager avec les autres lecteurs du club.

— Alors, je dis banco ! Les conditions me paraissent tout à fait alléchantes ! Vous pouvez m'ajouter à votre liste, et surtout, vous pouvez m'appeler Colette.

— C'est bien noté, vous êtes inscrite pour la première réunion, alors ! s'enthousiasme la bibliothécaire. Je suis certaine que vous allez beaucoup vous amuser, Colette !